

26e dimanche du Temps ordinaire

— 28 septembre 2025 — Saint-Eustache (11h) —

Homélie du frère Gilles-Hervé Masson o.p. (9:08)

Am 6, 1a.4-7 / Ps 145 (146) / 1 Tm 6, 11-16 / Lc 16, 19-31

Nous continuons de lire le livre du prophète Amos et en écho, nous entendons cette page de l'Évangile que nous connaissons si bien, et à laquelle il faut laisser une chance de déployer sa force d'interpellation.

Amos, d'abord. Amos, un prophète du 8e siècle, prophète de Béthel. Un berger à l'origine, qui ne se revendiquait ni prophète ni fils de prophète, mais qui a bien dû honorer la mission que le Seigneur lui confiait, et une mission pas nécessairement très facile. Il n'annonçait pas des choses heureuses et surtout, surtout, c'est là-dessus qu'il faut insister, surtout, il regardait le spectacle qui s'étalait devant lui : une richesse insolente, une manière de profiter des biens de ce monde insolente, des uns au détriment des autres.

Longtemps après qu'elles ont été proclamées, et quand on les entend dans un cadre comme celui où nous nous trouvons, peut-être que la force de la parole prophétique y perd un peu, mais vous avez entendu ne serait-ce que le dernier verset : « C'est pourquoi maintenant ils vont être déportés, ils seront les premiers des déportés » et surtout, ce verset ciselé : « Et la bande des vautrés n'existera plus. »

Vous le savez, on a eu l'occasion de le dire déjà, que Amos est le père spirituel de Isaïe. Et Isaïe a des formules que nous connaissons tous très très bien. Il dit par exemple, à un moment donné : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. » (Is 29, 13) De sorte que l'Éternel peut aller jusqu'à dire que les offrandes qui lui sont faites, il les a simplement en horreur, ce sont « des abominations » ! Pourquoi ? Parce que le compte n'y est pas du point de vue de l'intention du cœur. Non seulement les offrandes manquent de ce que pourraient y apporter des actions bonnes, mais en plus, elles sont grevées du poids de toutes sortes d'actions mauvaises, de calculs mesquins. De sorte que, finalement, « l'offrant » reste centré sur lui-même et ses petits business, au lieu de se déporter vers le Seigneur son Dieu et vers son prochain.

Il y a une parole que notre Père saint Benoît a inscrite dans sa règle. Quand il parle du chant des psaumes, l'offrande spirituelle, l'offrande liturgique que nous faisons, il dit : « *mens concordet voci* » = « que l'âme soit raccord avec la voix », que l'intention, une intention vraie, sincère, belle, porte véritablement l'offrande.

C'est ce à quoi nous sommes invités, et chaque fois que nous nous approchons de l'autel, chaque fois que nous nous approchons du Seigneur qui a tout donné pour nous, nous sommes invités à nous reposer la question : « Et nous, qu'est-ce que nous avons offert au Seigneur ? », c'est-à-dire, inséparablement, « qu'est-ce que nous avons offert à nos frères et sœurs ? »

Alors je reviens à cette histoire que Jésus raconte : ce Lazare, le pauvre Lazare, à la porte de la maison de cet homme qui, nous dit-on, est « vêtu de pourpre et de lin fin » (encore un peu et ça nous ferait presque penser à la caste sacerdotale). Qu'est-ce qui se passe ? Rien ! Le riche se gave et Lazare, pour le dire crûment, « crève ». Il n'y a que les chiens pour s'intéresser lui. Et *in fine*, au bout de l'histoire, qu'est-ce qu'on va reprocher au riche ? Ce ne sera pas d'avoir été riche — en soi, pourquoi pas ? Ce qu'on va lui reprocher, ça va être son indifférence, ça va être de n'avoir pas su même voir cette pauvreté qui était à sa porte ; ce qu'on va lui reprocher, c'est d'avoir tout simplement gommé ce pauvre qui est là. On va lui reprocher son indifférence. Quel mot terrible que celui-là : « l'in-di-ffé-rence » ! Quelqu'un (dont la cote a pas mal baissé aujourd'hui) disait (c'est l'Abbé Pierre) que « le contraire de la pauvreté ce n'est pas la richesse, c'est le partage. » « le contraire de la pauvreté, ce n'est pas la richesse, c'est le partage. »

Aussi bien, dans toute l'Écriture — puisque c'est une espèce de motif qui constitue pratiquement l'essentiel — l'essentiel de notre révélation —, nous sommes avertis d'être attentifs à l'étranger, à celui qui vient d'ailleurs ; nous sommes invités à être attentifs à celui qui n'a pas ou qui a moins ou qui a moins bien que nous. Et nous avons du mal à nous laisser gagner par cette générosité, dont pourtant le Seigneur nous donne l'exemple dans sa vie à lui, puisque lui ne garde rien pour lui-même mais donne tout et va jusqu'à se donner lui-même.

Nous pouvons accueillir les conseils que Paul donne à Timothée lorsqu'il l'invite à rechercher la justice, le bien, la douceur... Tout ce qui nous est demandé, oui, ce n'est pas autre chose que cela : avoir un certain sens du partage pour que, lorsque nous venons à l'autel, notre âme, notre intention, soit raccord avec le geste d'oblation, d'offrande liturgique, de prière que nous faisons.

Au bout du compte il y a, comme pour tout le monde, la mort qui pour le coup frappe aussi bien les riches que les miséreux (la seule différence, c'est sans doute le prix des obsèques), et nous voyons ici que les deux protagonistes se retrouvent dans l'au-delà. Mais, pas du même côté — pas du même côté. Il y a un dialogue étonnant où on a l'impression, qu'effectivement, les choses sont bel et bien scellées : Lazare, il est dans « le sein d'Abraham » ; Lazare, il a trouvé son repos. Et voilà que maintenant, c'est le riche qui va se révéler être un malheureux condamné aux flammes de l'enfer.

Notons tout de même qu'il n'est pas complètement mauvais puisqu'il se soucie quand même de ceux qui sont restés sur terre après lui, qui ont probablement les mêmes défauts, et qui donc encourent les mêmes avanies *post-mortem*. Alors il prie Abraham d'envoyer quelqu'un. Et la fin de cette page d'évangile est tout à fait étonnante : « S'ils n'écoutent pas Moïse ni les Prophètes, quelqu'un pourra bien ressusciter d'entre les morts : ils ne seront pas convaincus. » C'est dire à quel point notre cœur est lent à se gagner à la bonté.

Mais surtout, avant de conclure, il y a une chose que je voudrais vous signaler parce que je ne sais pas si vous avez prêté attention à ce petit passage qui est à la fois terrible mais tellement parlant. Abraham dit au riche que Lazare a trouvé sa consolation, et il précise ceci : lorsque le riche voudrait que quelqu'un aille vers ses frères : « Un grand abîme a été établi entre vous et nous, pour que ceux qui voudraient passer vers vous ne le puissent pas, et que, de là-bas non plus, on ne traverse pas vers nous. » — « Un grand abîme a été placé entre vous et nous. »

En parlant hier soir avec l'un de mes frères sur cette page d'évangile, il me suggérait cette idée et me disait : cet abîme abyssal est vraiment intéressant. Qu'est-ce qui fait cet abîme, qu'est-ce qui fait la profondeur ou la largeur de cet abîme ? Eh bien, c'est assez simple, disait-il, ce sont tous les rendez-vous manqués avec le partage. Et donc, c'est durant notre temps ici-bas et le temps qui nous est donné pour faire le bien, que nous creusons ce trou qui, un jour, sera peut-être bien difficile, fort fâcheusement, à traverser.

Alors il ne s'agit pas s'auto-terroriser, calmons-nous ! Mais tout de même, tout de même, il faut se gendарmer toujours et toujours, non seulement pour faire le bien — mais surtout, parce qu'on pêche beaucoup par omission — pour ne jamais rater une occasion de le faire.

C'est ainsi que nous construisons non seulement la communion, ici, entre nous ; c'est ainsi que nous pouvons être ferments de liens dans une société qui en manque tellement ; c'est ainsi que nous vivons de manière heureuse, dans la prière et dans l'amour, une communion avec tous les saints, les vrais saints : ceux et celles qui ont recherché la volonté du Seigneur, qui ont été sensibles à Dieu et, partant, sensibles et attentifs à leurs frères et sœurs.

AMEN